

Au sommaire

- Édito
 - Pourquoi la Section clinique ?
 - Le thème au travail
 - *Des-livres-et-vous !*
-

Édito

Ce huitième numéro de la *Newsletter* de la session 2016 est le dernier de la série. Il fait place aux témoignages des participants et aux écrits des enseignants.

L'a-périodique lui succèdera dans un autre style, articulé aux temps forts de cette session 2016, dont il éclairera les conséquences épistémiques et cliniques.

Dominique Pasco et Patrick Roux



Pourquoi je m'inscris à la Section clinique ?

En tant que médecin de l'Éducation nationale, je suis de plus en plus sollicitée pour rencontrer des jeunes que les équipes éducatives repèrent comme des élèves qui « ne vont pas bien », qui sont

« bizarres » ou « qui semblent en souffrance ».

Après avoir obtenu l'année dernière le DU *Adolescents difficiles* où les psychopathologies sont abordées d'une façon très parcellaire et après avoir

assisté à Aix à la présentation de cas cliniques organisée par la Section clinique et le Rectorat, je me suis décidée à m'inscrire.

Il est vrai qu'au début, je me demandais s'il était opportun de suivre ce type d'enseignement psychanalytique sans avoir un bagage « psy ». Il a fallu aussi m'habituer au vocabulaire psychanalytique : forclusion, signifiant, etc. Certains concepts sont encore flous pour moi mais les cas cliniques présentés par les participants en élucidation me sont d'une grande aide. Le moment qui compte le plus pour moi dans cet enseignement est la présentation de patient en milieu hospitalier, suivie du regard croisé de la psychiatrie et de la psychanalyse. Avec le

recul, je pense que j'aurais pu commencer par une inscription en Propédeutique mais je suis très heureuse aujourd'hui de participer à la Section Clinique qui est, pour moi, un temps de travail et de rencontre humaine avec des personnes qui viennent de milieux professionnels très divers. Les échanges sont très enrichissants et j'ai gagné une amie dans le groupe : nous nous motivons pour continuer ensemble, malgré les contraintes professionnelles qui sont les nôtres !

Djamila Chiaruzzi, médecin, participante à la Section clinique

Depuis « l'externat pour tous » (1968) et « l'internat pour tous » (1988), la formation initiale de tous les médecins passe par un apprentissage au lit du malade. Dans mes souvenirs, la « visite », cérémoniale et quotidienne, marquée par l'irruption dans la chambre du patient de toute l'équipe, était le point d'orgue de cette présence dans un service.

Là, s'étalait la science médicale dans toute sa puissance déductive et la richesse de ses bases anatomo-cliniques. Le patron et les assistants discutaient du cas, les étudiants apprenaient. Les infirmières, surveillantes et assistantes sociales, assuraient le suivi des décisions prises... et le malade se faisait tout petit dans son lit en tachant de bien correspondre au cas clinique qu'on attendait de lui.

La première présentation de malade à laquelle j'ai assisté à l'hôpital Valvert avec la Section clinique a eu sur ma pratique

des effets immédiats. Auparavant, je pensais être un médecin à l'écoute de ses malades. Je me suis rendu compte de ce que cette écoute avait de superficiel.

Le dispositif de la présentation de malade met en scène le patient comme sujet. L'effacement du public, mais aussi du psychanalyste qui assure l'entretien, permet qu'advienne, en un temps court, une parole qu'aucun autre dispositif n'autorise. Il ne s'agit pas d'une séance de thérapie, encore moins de la présentation d'un cas au sens visé plus haut.

C'est pourquoi, après plusieurs années et quelques dizaines de séances, ce dispositif continue à avoir sur ma pratique un effet libérateur.

Yves Perrin-Toinin, médecin généraliste

Le thème de la session 2016 au travail



Qu'est-ce qui fait tenir dans l'existence ?

Comment chacun tient-il dans l'existence à l'époque de la chute des idéaux, à l'époque où être fou « n'est pas un privilège¹ » ?

Le dernier enseignement de Lacan, éclairé par Jacques-Alain Miller, nous invite à construire notre clinique en partant de cette question : qu'est-ce qui tient un parlêtre dans sa singularité ?

Chacun est le produit de la rencontre traumatique d'un corps qui « se jouit² » et de *lalangue*. Et c'est l'image du semblable qui viendra donner son unité au corps morcelé du petit d'homme naturellement prématuré. Cette opération laisse pourtant une marque au cœur de chacun, dans les profondeurs de sa chair : pour toujours, mon prochain, mon plus proche, tu me rappelles que j'ai été et que je reste, dans le fond, ce petit tas / petit a / cet objet, ce déchet, cette *Chose* qui me fait horreur. Le mélancolique est malade de cette vérité, il la dit à qui veut l'entendre.

La psychanalyse est une expérience qui donne une chance à ceux qui s'y engagent de se faire responsables de cette *Chose* immonde en chacun et de lui trouver une issue sublimatoire ou, plus modestement, un petit bricolage singulier capable de la supporter dignement. Car il y a de l'incurable là-dedans : on ne guérit jamais totalement de ce trauma qui est aussi la signature de notre statut de parlant, de notre humanité.

Le dernier film de Woody Allen, *L'homme irrationnel*, nous parle de cela et de notre

époque. Il constitue d'ailleurs une variante d'un film antérieur : *Match Point*. Encore une fois l'artiste précède l'analyste et nous éclaire sur le malaise contemporain dans la civilisation. Celui-ci ne relèverait-il pas d'une forme de rejet de l'inconscient ?

Ça ne tient plus pour Abe, un professeur de philo qui tente de noyer son malaise dans l'alcool. Il fait l'épreuve de la faillite des discours devant la pulsion de mort qui est à la racine de l'humain depuis la nuit des temps. Il est bien placé pour repérer cette impuissance du symbolique, lui, le lecteur de Kant, de Kierkegaard et de quelques autres. Mais le ciel est vide, il le sait, pas de garantie dans un Autre tout puissant. Les femmes ne l'intéressent pas vraiment : il faudrait qu'il ait le goût d'Autre chose que de lui-même. Alors comment traite-t-il ce réel qui le déborde de toutes parts ?

C'est la passion imaginaire qui le rattrape. Il ne sacrifie pas à l'idéal d'une cause supérieure mais à sa version dégradée contemporaine : une identification imaginaire pour redorer le blason de son moi idéal. Il va endosser le rôle du justicier en éliminant... un juge bien sûr ! Miroir, quand tu nous tiens !

Dans *Match Point*, Chris ne voulait rien savoir de son désir pour la belle Scarlett qui lui rappelait un peu trop d'où il venait. Il a préféré l'éliminer plutôt que renoncer à l'exemple de réussite sociale qu'il se vouait à incarner. Chacun des deux –

¹ Lacan, Jacques, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Seuil, Paris, 2005, p. 67.

² Lacan, Jacques, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Seuil, Paris, 1975, p. 26.

Chris et Abe – tient à son rôle comme à sa peau, comme le délirant à son délire. C'est que l'image vient colmater toutes les brèches : « l'habit aime le moine parce que c'est par là qu'ils ne font qu'un³ ». Il s'agit d'une passion narcissique pour l'image, le même, qui ne peut que mener à l'affrontement mortel. L'issue s'en déduit : c'est toi – dans *Match Point* – ou moi – dans *L'homme irrationnel*.

À l'époque de l'Autre qui n'existe pas, la nouvelle boussole devient le mode de jouir de chacun.

Seul le discours analytique permet de « mettre en cause la croyance de chacun envers son mode de jouir et l'appui qu'il y prend⁴ » et, ainsi, de relancer une interprétation de son désir qui soit porteuse d'un plus-de-vie.

**Élisabeth Pontier,
enseignante à la Section clinique**

La tentation de l'impossible



Freud et Romain Rolland : Du « sentiment océanique » au trouble de mémoire sur l'Acropole

Pour introduire à son écrit *Le malaise dans la civilisation*, paru en 1927, Freud rappelle un échange épistolaire avec le Français Romain Rolland, grande figure intellectuelle de son temps.

Qui est Romain Rolland ?

Romain Rolland fut écrivain, romancier, poète et musicien. Il fut un passeur de la culture germanique en France, un humaniste pacifiste. Il s'inscrivit en promoteur de l'idée européenne de rapprocher la France et l'Allemagne après la catastrophe de la Grande Guerre, signant la déception des intellectuels des deux pays devant l'échec des acquis de la science et de la culture pour pacifier les relations entre les peuples. Il fut prix Nobel de littérature en 1916.

Il fit part à Freud de son idée que la source du sentiment religieux chez les hommes serait un sentiment particulier « qu'il aurait nommé volontiers la sensation de l'éternité, le sentiment de

quelque chose d'infini, d'illimité, de quasiment océanique⁵ ».

Freud protesta contre le propos de « son estimable ami » auquel il lui avait rendu, par le passé, un poétique hommage pour son « charme de l'illusion ». Il récusait avoir jamais éprouvé lui-même « ce sentiment océanique », un sentiment d'être indissolublement lié, d'appartenir au tout du monde extérieur.

A contrario, Freud traitait de la religion comme d'une illusion, « répondant à un désir humain, né de l'enfance, de se sentir protégé par un père tout puissant et juste, garantissant l'ordre du monde⁶ ».

Un peu plus tard, en 1936, Freud s'adressa à nouveau à Romain Rolland⁷, pour le soixante-dixième anniversaire de ce dernier. Il retraça à son intention son propre trouble du souvenir, survenu à la fin de l'été 1904, sur l'Acropole, lors d'un voyage à Athènes avec son jeune frère, Alexander, de dix ans son cadet, comme Romain Rolland, et qui lui était resté, jusque-là, inexplicable.

Freud, fidèle encore dans le grand âge à sa passion de découvreur d'énigmes, associe le déplaisir rencontré à l'idée d'un

³ Lacan, Jacques, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, Seuil, Paris, 1975, p. 12.

⁴ Laurent, Éric., « Les deux plis du symptôme et de l'institution », *ORNICAR ? digital*, n° 224, 22 novembre 2002.

⁵ Freud, Sigmund, *Le malaise dans la civilisation*, Points, Paris, 2010, p. 44.

⁶ *Ibid.*, note de bas de page de Clotilde Leguil, p. 44.

⁷ Freud, Sigmund, « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », *Résultats, Idées, Problèmes*, tome II, PUF, Paris, p. 220-230.

changement de destination lors d'un voyage prévu et annuellement rituel avec ce frère (Athènes en lieu et place de Corfou) et ses propres souvenirs d'enfance. Arrivé au sommet de l'Acropole, il avait été étonné, au point de douter de la réalité de ce qu'il percevait, de se trouver là, en ce haut-lieu de la culture.

Il s'agit d'une expérience qu'il appelle « sentiment d'étrangeté », touchant à la réalité de l'expérience vécue, laquelle est mise en doute, exclue du moi sur le moment. C'est, dit-il, le pendant des sentiments de dépersonnalisation – déréalisation du monde, de dédoublement de la personnalité et des expériences de « déjà vu, déjà vécu ». Cette expérience, qui pourrait relever de la pathologie, touche aussi, très normalement, le parlêtre dans la construction de son rapport au monde.

Il rapporte cette falsification du souvenir de jeunesse à l'idée qu'alors, pour lui, l'enfant d'une famille bien modeste et d'un père peu cultivé, Athènes et l'Acropole représentaient un but inatteignable. Il pointe là le désir de l'enfant Freud, qui était bien d'échapper à une atmosphère familiale pesante et étroitement limitée.

Il s'agit donc d'une belle réussite. Pour l'enfant qu'il a été, quel chemin parcouru ! L'enfant a fait mieux que le père et le mépris a remplacé l'ancienne surestimation infantile pour ce personnage craint, redouté et malgré tout aimé.

« Tout se passe, dit-il, comme si le principal dans le succès était d'aller plus loin que le père et comme s'il était toujours interdit que le père fût surpassé. »

Et Freud de rapporter la réflexion de Napoléon à son frère Joseph Bonaparte, le jour du sacre, à Notre-Dame : « Que dirait Monsieur notre père s'il pouvait être ici maintenant ? »

Il rapporte son trouble de mémoire à un sentiment rémanent de piété filiale envers le vieux Jacob Freud. Le père, pour Freud, fidèle en cela à la tradition judaïque, c'est à la fois le *pater familias* et Dieu, le dieu terrible de la religion de Moïse et d'Abraham, le Dieu le père pour les Chrétiens aussi, celui qui inspire crainte, respect et dévotion avant d'être amour pour sa créature. Il est le garant du Phallus.

Dieu le père, c'est aussi le dieu Un⁸, un nom du réel innommable et irréprésentable de Lacan.

Alors... aller plus loin que le père ? Impossible ! Mais aller toujours plus loin dans la tentative de rendre compte, au plus près et dans un bien-dire, de cet impossible, c'est là « l'orientation vers le réel » de la psychanalyse, telle qu'elle est promue, depuis des années, par J.-A. Miller.

**Jean-Louis Morizot,
enseignant de la Section clinique**

8 Laurent, Éric, « De la folie de la horde aux triomphes de la religion », conférence à Brest, le 16/01/2016, <http://www.hebdo-blog.fr/> p. 8

Des-livres-et-vous !



Chers tous,

Pour votre bibliothèque, la librairie de la Section clinique met à votre disposition les ouvrages publiés dans l'École de la Cause freudienne et par les enseignants.

Ces livres allient la théorie et le vif d'une clinique singulière à chaque cas. Vous avez la possibilité de les faire dédicacer par leurs auteurs : demandez au libraire ! Vous pouvez également les faire découvrir dans l'institution où vous travaillez... *Il est possible d'organiser des débats in situ avec les auteurs.*

Pour envisager la faisabilité de telles actions, merci de nous joindre en écrivant à Deslivresetvoussc2016@gmail.com ou en téléphonant au 06 75 19 80 26

La librairie de la Section clinique

Pour toute information : section.clinique.am@wanadoo.fr

Retrouvez toutes nos infos sur Le blog de la SC : ww7.fr/LeBlogSC

Sur [Facebook](#) et sur [Twitter](#) @SCaixmrs